

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LA FAMILLE

REVUE HEBDOMADAIRE

L'abonnement, qui est d'une piastre (\$1.00) par an, date du 1er janvier. S'adresser, pour tout ce qui concerne la revue, à F. A. BAILLAIRGÉ, Ptre, à Joliette, P. Q., Canada.

LES RELIGIEUSES DE FOURMIES

Le 1er mai dernier, il y eut à Fourmies, bourg de 5,000 habitants, au nord de la France, toute une révolution. La population en vint aux prises avec la police. L'armée dut accourir. Le curé de Fourmies, qui intervint, fut admirable, les religieuses de Fourmies ne le furent pas moins, voici ce qu'en dit le GAULOIS :

“ La communauté de Fourmies, comprenant une supérieure et cinq religieuses, est respectée depuis longtemps — tellement respectée que le conseil municipal n'a pas encore osé lui enlever la garde de l'école communale.

Les saintes filles étaient en prière lorsque, quelques instants après la fusillade, un violent coup de sonnette retentit à la porte de leur demeure. C'étaient le curé et ses vicaires, qui venaient de ramasser les morts et les blessés, et qui avaient besoin des Petites-Sœurs pour ensevelir les uns et panser les autres.

La sœur Agathe a tenu, de sept heures du soir à quatre heures du matin, un pauvre enfant agonisant. De son front, ouvert par une balle sortaient des flots de sang, qui maculaient son fichu blanc. Par une délicate attention, elle a donné ce fichu à la famille de la victime.

Et comme je lui demandais comment elle avait eu la force de soutenir si longtemps ce moribond, elle a répondu :

“ Quand j'étais fatiguée je songeais, à la Vierge tenant dans ses bras son fils crucifié.”

En voici une autre, qui a été encore plus admirable — si toutefois il est possible d'assigner des degrés à ce combat de

l'héroïsme. Par un trou béant s'échappe la cervelle d'un malheureux : il faut boucher le trou. Elle n'hésite pas et applique sa main, qu'elle tient ainsi collée contre la plaie pendant deux heures.

Un des moribonds va mourir, et ne veut pas du prêtre. La sœur s'approche et lui dit :

— Au nom de votre mère, confessez-vous ?

— Je m'en moque de ma mère, répond le moribond.

— Au nom du Christ, alors ?

— Je ne le connais pas.

Et, comme la pauvre sœur cherchait, l'agonisant lui dit :

— En votre nom, je vais le faire, car, cristi, faut que vous ayez du courage pour soigner un gredin comme moi.

Et il mourut et fut enterré avec la croix de sœur Agnès, ce qui explique que, aujourd'hui, elle ne l'a plus sur sa poitrine : elle est sur le cœur du gredin converti.

Quant à la supérieure, qui a soixante-seize ans, c'est elle qui a enseveli tous les morts. Elle s'était réservé cette pénible mission, la trouvant trop dure pour les autres. Il lui a fallu plus d'une demi-heure pour laver le sang, tant il était abondant. Les vêtements étaient vieux, déchirés, ensanglantés ; les chemises, quand les morts en portaient, n'étaient pas dignes du dernier sommeil, et, la supérieure l'avoue humblement, elle est montée au premier étage, a fouillé dans les chambres du curé et des vicaires et a emporté pour les morts de Fourmies toutes les chemises de jour ou de nuit qui tombaient sous sa main.

Aidée d'une autre religieuse plus jeune qu'elle, elle a habillé les morts et les a étendus sur des descentes de lit placées dans le vestibule. Quand ils furent tous là, la supérieure regardant à droite et à gauche pour voir si personne ne la surprendrait, et ignorant la présence du curé qui m'a répété cette scène touchante les larmes dans les yeux, elle se pencha sur ces cadavres de jeunes filles et d'enfants, traça sur leur front pâle le signe de croix et y déposa un baiser ! Oh ! ce baiser de la vieille supérieure sur le front des morts de Fourmies, quel admirable sujet pour un peintre !”

APOSTOLAT D'UNE ENFANT

Un jour, dans une instruction familière, un prêtre dit ces paroles : “ Voulez-vous convertir une famille ? Amenez au milieu d'elle une âme qui sache souffrir.

— Voulez-vous le retour à Dieu d'une âme qui vous est chère ? souffrez pour elle.”

Elles furent entendues par une enfant du peuple qui venait de faire sa première communion. Comment put-elle les comprendre ? C'est le secret de Dieu.

La pauvre enfant avait vu souvent pleurer sa mère, et elle rougissait de honte quand, le soir, presque tous les soirs, son père rentrait abêti par le vin.

Le jour où lui fut révélée la force de la souffrance, elle embrassa sa mère avec une effusion de tendresse qui fit tressaillir l'épouse malheureuse, et lui dit : “ Maman, soyez contente : bientôt, allez, papa ne vous fera plus pleurer.”

Et le lendemain, au repas de midi le seul qui réunissait la famille, l'enfant accepta le potage, un morceau de pain, et elle refusa tout le reste.

— Tu es malade ? dit la mère étonnée.

— Non, mamian.

— Mange donc, dit le père.

— Pas aujourd'hui.

On crut à un caprice, et on voulut punir l'enfant en la laissant à sa bouderie.

Le soir, le père revint ivre comme tous les jours : l'enfant, qui était couchée et qui ne dormait point, l'entendit blasphémer, et elle se mit à pleurer. C'était la première fois que le blasphème lui arrachait des larmes.

Le lendemain, comme la veille, elle refusa, pendant le dîner, toute autre nourriture que du pain et de l'eau.

La mère s'inquiète, le père se fâche.

— Je veux que tu manges, dit-il en colère.

— Non, répondit l'enfant avec fermeté, non, tant que vous ferez pleurer ma mère et que vous blasphemerez ; je l'ai promis

au bon Dieu, et je veux souffrir pour qu'il ne vous punisse pas.

Le père baissa la tête ; le soir, il rentra calme, et la petite fut charmante de gaieté, d'entrain et d'appétit.

Mais l'habitude entraîna encore le père. Le jeûne de l'enfant recommença. Cette fois, le père n'osa rien dire ; seulement une grosse larme roula sur sa joue, il cessa de manger ; la mère pleurait ; seule, l'enfant restait calme.

Et lui, se levant et pressant sa fille dans ses bras :

— Pauvre martyre ! tu ferais toujours ainsi ?

— Oui papa, jusqu'à ce que je sois morte ou que vous soyez converti.

— Ma fille ! ma fille ! je ne ferai plus pleurer ta mère !

TRAIT ÉDIFIANT DE DON BOSCO SUR L'ÉDUCATION CHRÉTIENNE DE LA JEUNESSE

Extrait d'un journal européen

Un ancien ministre d'Angleterre visitait, un jour, l'Orphelinat de Don Bosco, à Turin. Au cours de la conversation, le noble visiteur, émerveillé, dit au saint directeur :— Vos enfants sont très sages ; quel est donc votre secret pour maintenir la discipline ?

— Milord, la messe tous les jours, la fréquente confession et la fréquente communion pratiquée *avec une entière liberté*.

— Mais ne pourrait-on pas remplacer ces moyens par d'autres aussi efficaces ?

— Milord, on pourrait employer le bâton ; mais le bâton ne fera que des *hypocrites*, et il y aura débandade générale.

Que ces paroles sont vraies ! La *messe quotidienne*, la *fréquente confession* et la *fréquente communion* : voilà tout le secret d'une éducation sérieusement chrétienne.

Les enfants de Don Basco sont tous issus de la classe populaire, et souvent indigente ; pourquoi donc toutes nos *écoles primaires* ne feraient-elles pas, pour les *enfants du peuple*,

ce que Don Bosco a si heureusement institué pour ses petits orphelins ?

Après avoir entendu la réponse de Don Bosco, l'ancien ministre anglais répliqua :

— *C'est étrange* : la messe ou le bâton ! Je dirai cela à mes amis !

Nous voudrions, nous, que la belle réponse de Don Bosco, retentit dans toutes les paroisses de l'univers, mais y retentit si efficacement qu'elle déterminât enfin, dans toutes nos écoles paroissiales, la messe quotidienne des enfants, en *hiver* comme en *été*, ainsi que leur *fréquente confession* et leur *fréquente communion*.

Alors, on formera peu à peu des paroisses foncièrement catholiques et vraiment édifiantes. Sans cela, que de misères on crée et que de pauvres chrétiens on façonne !

Progrès de Valleyfield.

UTILITÉ DES CRAPAUDS

L'*Ohio Farmer*, cité par le *Travailleur* de Lévis, parlant de l'utilité des crapauds, remarque que ces batraciens consomment une quantité immense d'insectes de toutes espèces. Quelques crapauds dans un jardin l'en débarrassera de tous les insectes nuisibles aux plantes.

Dans le cours de la journée les crapauds se tiennent dans les endroits obscurs, en un lieu retiré, le plus souvent dans des trous sous le gazon ou des mottes de terre qui se trouvent sur le bord d'un rocher, et le soir ils sortent de leur retraite pour se repaître d'insectes. On peut attirer les crapauds dans un jardin en faisant en sorte de les y tenir pendant deux ou trois jours ; la quantité d'insectes qu'ils trouveront dans le jardin les portera à s'y fixer. Une planche placée sur le plat à peu près deux pouces de terre est le genre de cachette qui leur convient le mieux. Les crapauds vivent longtemps ; on a reconnu qu'ils pouvaient vivre depuis douze à seize ans et on a pu même constater qu'un crapaud a vécu jusqu'à l'âge de 36 ans. Vu la voracité des crapauds à l'égard des insectes, on devrait faire en sorte de les garder dans nos champs et nos jardins.

MERVEILLE DES TEMPS MODERNES

Hamilton est la reine d'une des guérisons les plus merveilleuses connues

“ Tout à fait épuisé ” et guéri cependant.

(Hamilton TOLES, 27 mai 1891.)

Une des plus merveilleuses guérisons dans l'histoire de la médecine vient d'être faite en cette ville et la renommée s'en répand, en ce moment, par tout le pays.

Il y a plus de quatre ans, M. John Marshall, gérant de la raffinerie de pétrole de M. J. C. Williams de cette ville, fit une chute. Il attacha peu d'importance à cet accident, dans le temps.

Il se soigna néanmoins mais son état continua de s'aggraver. Ayant pris du froid à plusieurs reprises, il fut forcé d'abandonner ses occupations.

Son mal dégénéra en ataxie, maladie nerveuse, réputée incurable par les médecins. Pendant quatre ans, M. Marshall souffrit horriblement. Il perdit l'usage de ses jambes et ne put bientôt plus se lever de son siège qu'en se servant d'une béquille et d'une canne.

Malgré que ses jambes fussent molles, elles avaient perdu toute sensibilité. Ce n'étaient plus que deux masses inertes, froides comme de la glace et sans sensibilité aucune. Cela est tellement le cas, que M. Marshall pouvait se frapper les jambes avec sa canne assez fortement pour que le bruit des coups se fit entendre par toute la maison.

Pendant ces quatre longues années, pas moins de quatorze des sommités médicales de cette ville, lui prodiguèrent leurs soins.

Parfois, deux ou trois médecins le soignaient à la fois. Tous s'accordaient à le dire incurable.

M. Marshall se rendit à Toronto pour y subir un traitement à l'électricité. La chose lui coûta fort cher et ne lui fit aucun bien. Il essaya de même toutes les médecines brevetées qu'on lui conseilla, mais toujours sans soulagement. La “ Suspension,” ce traitement tant prôné fut également employé. M. Marshall se vit passer un appareil sous les bras et suspendre du toit de sa grange. Mais ici encore, aucun soulagement.

Ceintures électriques, appareils de toute sorte furent également employés, mais tous eurent le même insuccès. M. Marshall resta dans le même état. Un jour on lui enfonça jusqu'à vingt épingles dans la jambe. C'est à peine s'il s'aperçut de deux piqûres, pour le reste il ne les sentit pas du tout. On lui fit une entaille avec un canif, même insensibilité. Cet état continua jusqu'au 13 avril dernier. Tout le temps, le pauvre perclus employait tous et chacun des remèdes qu'on lui conseillait et dépensait des centaines de piastres pour des remèdes brevetés, sans parler des notes des médecins.

M. Marshall appartenait à l'ordre des Royal Templars of Temperance. Les médecins de l'ordre le proclamèrent pour la vie. Le premier médecin examinateur l'examina et lui fit donner les mille dollars que l'ordre paie à ses membres en pareil cas.

Il y a quelques jours, un nouvelliste du "Times" alla rendre visite à M. Marshall, au No 25 rue Little William.

La porte était ouverte et quand il eut frappé, un pas ferme et fort se fit entendre. M. Marshall vint répondre et reçut le journaliste avec beaucoup de politesse.

Il marchait sans canne et sans béquille, parfaite image de l'homme en santé. Il parla volontiers de son cas, de même que Mme Marshall, qui entra dans la salle, quelque temps après.

"Il y a cinq semaines, dit-il, je ne pouvais ni lever le pied, ni me plier la jambe. Marcher sans canne, ni béquille m'était impossible. Je vis une annonce recommandant les Pilules Roses du Dr Williams contre les maladies nerveuses. Je résolus d'en faire l'essai. J'avais ce que les médecins nomment l'ataxie locomotrice. Il y avait près de quatre ans que je ne marchais pas. Ma femme me dit: "A quoi bon encore des remèdes brevetés?"

J'essayai néanmoins.

A peine en avais-je pris une boîte que j'éprouvai un soulagement. La sensibilité me revint tout d'abord dans ma jambe droite. Après en avoir fait usage pendant deux semaines, je pus marcher jusque chez M. C. J. Williams, rue MacNab, plus d'un mille et demi, et revenir à pied. J'étais à mi chemin, quand ma jambe gauche plia et je crus que j'allais tomber. Je dus m'arrêter et me frotter la jambe pendant plusieurs minutes. On aurait dit mille épingles m'entrant dans les chairs. C'était le sang qui commençait de circuler dans cette jambe morte depuis plus de quatre ans. Depuis lors, mon état n'a fait que s'améliorer.

Ici M. Marshall se leva et fit rapidement le tour de l'appartement, sans assistance aucune.

"Je n'ai rien pris autre chose que les Pilules Roses et des bains froids tels qu'indiqués sur les boîtes. Aujourd'hui, je me suis rendu à pied au marché et j'en suis revenu de même. — c'est une marche de trois milles. Voilà 30 ans que je demeure à Hamilton, où je suis bien connu. Des centaines de personnes m'arrêtent sur la rue. Quelques-unes pour me demander si j'étais bien John Marshall.

Des centaines de personnes sont venues ici pour me voir: nombre de médecins sont venus aussi. L'un deux et le plus dévoué de ceux qui m'ont traité m'a dit: "Vous êtes le premier qui guérit sur 10,000 cas." Je puis vous nommer un messager de banque qui n'a pas depuis 25 ans marché droit, comme il l'a fait la semaine dernière. Sur ma recommandation il a fait usage des Pilules Roses. Nombre de personnes des alentours en font usage et plusieurs de mes voisins ont éprouvé beaucoup de soulagement."

M. Marshall reprend rapidement ses forces et sous peu espère pouvoir se remettre à l'ouvrage. Il devient enthousiaste, quand il parle des Pilules Roses. C'est à bon droit, car elles l'ont sauvé; c'est un cas remarquable. Depuis qu'il s'est servi de ce remède, il a gagné en tout point et pèse plus qu'il ne l'a fait depuis neuf ans. Il n'éprouve aucune douleur et, sent de la vigueur dans ses jambes.

Cette guérison merveilleuse rapportée par le HAMILTON TIMES prouve à l'évidence, que les propriétaires des Pilules Roses n'ont pas exagéré la vertu de ce remède.

Les Pilules Roses sont un tonique infailible du système circulatoire et nerveux aussi puissant chez l'homme que chez la femme, chez les jeunes que chez les vieux. Elles guérissent toute sorte de débilité, faiblesses chez la femme. suppressions, constipation chronique, migraine, danse de Saint Guy, pertes de mémoire, vieillesse prématurée et par leur merveilleuse action sur le sang, renouvellent le système et rendent au teint pâle et anémique. P'éclat de la santé.

Ces Pilules sont en vente chez les marchands où seront expédiés FRANCO par la malle sur réception du prix, 50c la boîte, en faisant la demande à la Dr Williams Medical Co, Brockville, Ont.

NOTEZ BIEN. — Lorsque vous ferez votre commande, veuillez dire que vous avez connu les susdites pilules par la *Famille de Joliette*.

MAXIMES ET PENSÉES

La plus grande science de l'homme est de savoir qu'il n'est rien par lui-même, mais que tout ce qu'il est vient de Dieu et doit être employé pour sa gloire.

* * *

Ne vous arrêtez pas à examiner le mal d'autrui. Mais songez seulement au bien que vous devez faire.

ST-AUGUSTIN.

* * *

Il est nécessaire que la religion soit, dans cette vie, une affaire sérieuse, et que vous la pratiquiez sincèrement.

MGR DUFANLOUP.

* * *

L'Eglise s'accroît par les persécutions, s'éclaire par les hérésies, se fortifie par les tourments.

* * *

La droiture du cœur, la vérité, l'innocence, l'empire sur les passions, voilà la véritable grandeur.

MASSLLON.

* * *

Avec du mérite, de la probité et de la vertu on réussit infailliblement.

RAMEAU.

A ROME : PAR CI PAR LA

CHAPITRE PREMIER (Suite)

Je rentre dé chez le cardinal Simeoni, pour la cinquième fois, Son Eminence m'avait dit de revenir ce soir, afin de me montrer la lettre qu'il envoie à Mgr Fabre. C'est superbe. Elle couvre toute l'étendue de mes deux premières demandes. J'ai profité de cette visite pour donner de nouvelles explications que Son Eminence a paru goûter. Il a des manières toutes paternelles. La bonté joue un grand rôle dans le règlement des choses humaines.

Vraiment la chance me poursuit. Demain ont lieu à St. Pierre du Vatican, non dans le vaste vaisseau, mais dans une chapelle au-dessus du portique les cérémonies d'une béatification, l'avant-midi à 10 heures, et l'après-midi à quatre heures. N'a pas des billets d'admission qui veut. J'ai été assez heureux pour en recevoir deux. Le premier se lit comme suit : "*Il Signor Proulx, Vice-Rettore, dell'Universita Laval in Montréal potra intervenire alla cerimonia della solenne Beatificazione, Domenica 9 febbraio, alle ore 10 ant. Il presente biglietto e personale. L'ingresso sara dal portone di Brinzo e per la scala Regia—(signée) Postulator generalis congregationis Oratorii.*" Vous n'avez pas besoin de traduction, votre connaissance de l'italien et du latin est assez forte pour vous tirer d'affaire.

Le second billet est conçu dans les mêmes termes et griffé de la même signature, excepté ce qui suit : "*I signori in frack e cravata bianca. Le signore in abito nero et velo in testa. Quinta tribuna a sinistra entrando.*" Ce qui veut dire : les messieurs en habit à queue et avec cravate blanche ; les dames en habit noir et le voile sur la tête. Cinqième tribune à gauche en entrant.

J'ai reçu votre lettre du 16 janvier, dans laquelle vous m'annoncez que tout le monde est bien. "Caroline est malade, Alphonsine tousse, Moïse pleure disant qu'il a la grippe."

J'ai bien ri en lisant cette preuve des prémisses. Pour un professeur de logique oratoire, c'est fort. Il est vrai que vous veniez d'écrire que vous cogniez des clous.

Voici une bonne journée de passée où j'ai abattu bien de la correspondance. Ce n'est pas la vôtre qui me coûte le plus cher, car sur ces pages la plume parle de l'abondance du cœur. Vous griffonner ces lignes m'est un délassement, c'est pour me refaire la main, avec les cardinaux je prends une plus belle écriture. Dites-moi ce que vous préférez, des pattes de mouche étendues sur un grand nombre de pages, ou une belle calligraphie resserrée en quelques lignes : je ferai ce qui vous sera agréable. Et, long ou court, je vous consacrerai ma demi-heure mes trois quarts d'heure, et même mon heure, quand les circonstances le permettront. Pour vous, vous ne sauriez m'écrire trop long. Il ne faut pas dire : Je ne veux pas vous déranger dans vos affaires, comme si cela prenait un temps bien considérable pour lire une lettre. Cependant il ne faudrait pas vous fatiguer, ni nuire à aucun de vos devoirs. Mais, n'est-ce pas presque un devoir de faire luire par la fenêtre de mon exil lointain un rayon de soleil du pays. Notre vrai pays, c'est le ciel, et voilà pourquoi Dieu nous envoie de temps en temps, toujours, des rayons de grâce pour nous rechauffer, nous réjouir, nous consoler, nous soutenir, nous ne pouvons peiner du matin jusqu'au soir, s'il ne vient pas des moments de répit. Les quarts d'heure de répit que je passe dans mes conversations d'outremer avec des personnes qui me comprennent, me rafraichissent l'âme et me fortifient l'esprit pour le jour suivant. Est-ce un temps perdu ? l'ennui, le dégoût, et l'indifférence vague m'en feraient perdre bien davantage. Ce n'est pas pour rien que Dieu sème les roses au milieu des épines du chemin. Il est dix heures, je m'arrête, vous allez dire que je commence à rêver. Mais les patriarches et les prophètes ont souvent trouvé la vérité en rêve. Toujours est-il que j'abonde de paix et de contentement intérieur. Que le même Dieu qui m'enveloppe ici de ses miséricordes, vous inonde là-bas de ses délices, de ses croix qu'il fait bon de por-

ter, de ses patiences longues et de ses souffrances résignées plus douces au cœur que les joies fugitives d'un monde qui n'est autres chose qu'une ombre et un simulacre de réalité. Donc, bonsoir !

Plusieurs paroissiens de St.-Lin écrivirent à leur curé pendant son séjour à Rome. Il se fit une habitude et un plaisir de répondre à tous. J'insère ici, et plus loin, quelques-unes de ces réponses, que j'ai sous la main. Elles ne pourront que compléter ce journal, et lui donner de la variété.

A Demoiselle A. L. ... Ma chère enfant, Ta petite lettre m'a fait grand plaisir. Elle est bien dite, elle a du style ; ainsi en ont tous ceux qui écrivent ce qu'ils pensent, naturellement, sans recherche ni enflure.

Je n'ai eu que du beau temps, pendant que le vent vous secouait à St.-Lin ; et j'ai passé entre deux tempêtes, une en avant, l'autre en arrière. Cela m'arrive quelquefois de passer entre le *zist* et le *zest*. La traversée a bien été un peu houleuse, mais pour la saison la *mer* nous a été bonne. Du reste toutes les *mères* sont bonnes.

J'ai été plus sage que toi ; aussi je suis plus avancé en âge et en expérience, et je me suis bien donné garde de me laisser gripper.

Merci pour les nouvelles que tu me donnes. En échange je t'envoie le Château St.-Angé. Il s'appelait autrefois le môle d'Adrien, parceque cet empereur l'avait fait bâtir pour lui servir de tombeau. Voici ce qu'on lit dans les livres presque mot à mot. L'an 590 la peste ravagea Rome. Le pape ordonna une procession, lui-même portait la statue de la Madonne. Le cortège traversait pieusement les rues désertes, lorsque en face du mausolée d'Adrien, on entendit dans les airs une voix angélique qui prononçait ces paroles : *Regina cæli lactare, alleluia*, et les deux versets qui suivent. Le Pontife et le peuple s'agenouillèrent pénétrés d'un saint respect, et le Pape Grégoire inspiré s'écria : *Oro pro nobis Deum, alleluia*, priez pour nous, alleluia, en ce moment un ange, se posant sur la cime du mausolée, remit une épée dans son fourreau, pour faire comprendre que l'Éternel mettait un terme aux maux qui

désolaient la ville. En effet, au moment même, la peste cessa, et ceux qui en étaient atteints furent guéris instantanément. Pour perpétuer le souvenir de cette apparition miraculeuse, Boniface IV érigea au haut du mausolée une chapelle qu'il dédia à St.-Michel et qu'on orna plus tard de la statue de cet archange. Et puis voilà !

Maintenant pour ce petit bout de narration, tu vas te trouver obligée, mais non pas sous peine de faute grave, de réciter à mon intention le *Salve Regina*, combien de fois, je laisse cela à ta discrétion.

Ici je pensionne dans un couvent. Ainsi me voilà devenu, non-seulement comme toi, demi-pensionnaire, mais pensionnaire tout-à-fait. Console-toi, samedi dernier, je n'ai pas eu le ruban, moi non plus. Tu salueras pour moi M. et Madame L... et crois-moi, etc...

Dimanche, 9 février.— Me voici revenu au crayon de mine. Je vous écris de la *Quinta Tribuna*, dans la chapelle au-dessus du portique de St.-Pierre ; et je n'ai pas apporté mon encrier jusqu'ici.

Ce matin, à 9 heures, je prenais le tramway pour la Béatification du bienheureux Ancini. Je montais le long escalier royal, suivant les flots d'une nombreuse population qui s'*écoulaient en montant*. J'arrive dans une vaste église, car c'en est une, sans chaises ni bancs bondée d'une foule debout. J'étais à cent pieds de la balustrade. J'entrepris de m'y rendre ; aussitôt qu'il se faisait la moindre fissure dans cette masse humaine, je m'y introduisais. Mes compagnons regardaient à droite à gauche, je ne regardais qu'en avant. Lorsque je devenais un coin de fer qui serrait trop les deux murs latéraux composés de chaire humaine, je m'arrêtais un moment, pour reprendre un peu plus tard. La persévérance vient à bout de tout. Quand l'office commença, j'étais au premier rang appuyé sur la balustre en marbre. Et venez me déloger maintenant.

LA MAISON DE L'ENFANT PERDUE

CHAPITRE XI

Augustine se tût pour le moment, mais quand un peu plus tard elle demanda la permission d'aller se coucher, et que Sr M. St. Anselme profita de cette occasion pour s'enquérir au sujet de la violente discussion qu'il y avait eu dans la soirée, elle répondit de manière à montrer qu'elle n'avait pas entièrement, malgré l'assurance de Rosalie, renoncé à ses soupçons.

Hé bien, Mère, j'ai certainement été un peu surprise pour ne pas dire choquée en voyant qu'on avait.....que cette pauvre Rosalie, je veux dire, avait perdu tous ses cheveux.

Perdu ses cheveux ! répéta la religieuse complètement mystifiée. De grâce que voulez-vous dire Augustine ?

Je veux dire qu'elle s'est elle-même, si ce n'est pas quelqu'autre, coupé les cheveux, et à mon sens, c'est véritable pitié, car elle est affreuse en cet état.

Oh ! c'est tout, reprit en sourant la maîtresse. Je suis bien aise qu'il n'y ait rien de pis. Je croyais réellement, à vous entendre, que c'était pour le moins une question de meurtre. Maintenant allez-vous coucher si vous le voulez, mais auparavant envoyez-moi Rosalie.

CHAPITRE XII

Augustine attendit pendant quinze longs jours, avec une impatience toujours croissante, la réponse à sa lettre, mais cette réponse ne vint pas. Chaque jour elle se levait avec une espérance nouvelle qui allait toujours en s'affaiblissant dans son âme, et chaque soir elle se couchait, écrasée et désespérée, pour passer à pleurer les longues heures de la nuit. Incapable à la fin de supporter en silence tant d'angoisse, elle vint un jour trouver Sœur Marie de St. Anselme pour lui demander avis et consolation. C'était justement à la veille de la retraite annuelle.

La maîtresse jeta un regard de tendre compassion sur la pauvre fille au visage pâle et aux yeux goufflés et lui indiqua une chaise. Mais au lieu de la prendre, Augustine tomba à genoux et éclata en sanglots.

Il n'y a donc pas encore de lettre, mon enfant, dit la religieuse après une pause légère pendant laquelle elle la contrignit de s'asseoir sur un tabouret devant elle.

O mère, que vais-je faire ? Que vais-je faire, se contente-t-elle de répondre d'une voix à peine intelligible à travers ses larmes.

Peut-être ne l'a-t-il pas reçue, hasarda la mère avec compassion. Son régiment peut être reparti.

Oh ! non, mère. Un régiment qui arrive des Indes demeure toujours quelques années dans ses foyers. Ce n'est pas cela, ce n'est pas cela, continua-t-elle en se tordant les mains ; mais il m'a abandonnée et c'est cette femme affreuse sans doute qui l'y a poussé.

Chut ! Chut ! mon enfant. Ne parlez pas ainsi de l'épouse de votre père. Ce n'est pas bien, croyez-moi, et après tout vous pouvez la juger mal.

Mais qui donc, si ce n'est-elle ? Laissez à lui-même, mon père ne m'eut jamais abandonnée. Lui me pardonnait toujours. Ah ! cette femme, plutôt à Dieu que mon père ne l'eût jamais rencontrée, toujours a été la cause de mes déboires et le mauvais génie de ma vie.

Augustine, reprit la maîtresse d'un ton à la fois si doux et si ferme qu'il arrêta pour un instant l'orage qui s'élevait dans l'âme de la jeune fille, écoutez-moi, mon enfant. Quel que soit l'évènement ou la personne qui est cause du silence de votre père il y a une chose au moins qui paraît certaine, c'est que Dieu, pour le moment, désire que vous restiez où vous êtes. Ce serait folie et plus que folie, exposée comme vous l'êtes, de nous quitter maintenant.

Je ne puis pas rester, je ne le puis pas et je ne le veux pas, reprit Augustine avec véhémence. Vivre toujours avec ces filles communes et vulgaires serait l'enfer sur la terre.

La religieuse se tut pendant quelques instants puis elle reprit avec calme :—Dois-je vous dire, Augustine, ce que l'une de ces filles vulgaires, pour qui vous affichez tant de mépris, a fait pour vous l'autre jour ?

Augustine leva les yeux, mais ne répondit pas. La maîtresse continua. Vous m'avez demandé pour quoi Rosalie s'était coupé les cheveux. Je ne pouvais pas vous le dire alors parce que je n'en savais rien moi-même, mais j'ai su tout depuis, et si vous le voulez, vous allez le savoir aussi.

Augustine encore une fois leva son regard chargé de larmes, et la voyant radoucie, Sœur Marie de St.-Anselme poursuivit :

Depuis longtemps Rosalie remarquait en vous quelque-chose qui n'allait pas bien et elle priait Notre-Dame pour vous de toutes ses forces. A la fin il lui vint à l'esprit que sa demande serait plus favorablement accueillie si elle était accompagnée de quelque légère offrande. Mais le pauvre enfant n'avait rien. Elle pensa alors à sa chevelure que vous aviez plus d'une fois admirée en sa présence. Elle crut que le sacrifice qui accompagnerait nécessairement cette offrande la rendrait doublement acceptable et sans hésiter elle coupa ses cheveux et les déposa aux pieds de Notre-Dame. Je ne voulais rien vous en dire et je n'ai parlé que pour vous montrer ce dont est capable, pour l'amour de Dieu et du prochain, l'une de ces filles communes et vulgaires dont vous méprisez la société. N'en dites mot à Rosalie, car j'ai défendu de parler de cette affaire dans la classe à l'avenir. Mais je suis certaine que vous allez le lui prouver en vous remettant, comme elle désire, à votre devoir et en tâchant de profiter des grâces qui vont vous être offertes la semaine prochaine dans la retraite.

Augustine avait cessé de sangloter. Les larmes, il est vrai, s'échappaient encore par torrents de ses yeux, mais ce n'était plus l'orgueil et la colère qui les faisaient couler. Enfin la corde sensible de son âme avait été touchée, car malgré son caractère égoïste et passionné, elle était généreuse par nature, capable par conséquent d'apprécier la générosité chez les autres, jamais elle ne s'était sentie seule, abandonnée comme l'heure d'auparavant, alors que le silence de son père semblait avoir imprimé sur son avenir comme un nouveau cachet de désolation, et voilà qu'un léger acte d'amour désintéressé de la part d'une enfant à qui elle n'avait voué jusque là qu'un sentiment d'amitié fière et presque méprisante, tombait dans l'isolement de son cœur brisé comme un baume réparateur venu d'un autre monde. Sa maîtresse experte dans les secrets du cœur humain vit que cette fois la source de larmes était pure et elle n'essaya pas d'en tarir le cours. A la fin Augustine rompit d'elle-même le silence et dit humblement :

Mère, c'est une noble action de sa part. Je suis en état de l'apprécier et je le confesse. Mais, ma mère, ma mère ! que vais-je faire ? Je suis méchante et orgueilleuse, je le sais, mais si vous saviez combien je souffre, vous auriez pitié de moi, j'en suis sûre. Oh ! si je pouvais mourir de suite et quitter cette misérable vie !

Et pourtant, ma pauvre Augustine, reprit doucement la religieuse, faites-vous seulement cette question : Suis-je prête à mourir en ce moment ? Voudriez-vous réellement paraître devant votre Dieu sans avoir auparavant déposé à ses pieds, par une bonne confession les péchés de votre vie ? Avez-vous la certitude qu'en échappant à une affliction temporelle, vous ne tomberez pas dans les misères bien plus redoutables de l'éternité ? Certes de telles pensées demandent considération. Vous demandez ce que vous allez faire. Mon enfant, une grande pécheresse se fit un jour elle aussi cette question et elle reçut une réponse là où vous pourrez-vous-mêmes en trouver une quand vous le voudrez, aux pieds de Jésus.

Avec des sentiments bien différents de ceux avec lesquels elle avait reçu jusque là les avis et les remontrances, Augustine écoutait en ce moment sa maîtresse. Sœur Marie de St. Anselme lui parla longtemps et quand elle la congédia, [ce fut avec un cœur véritablement humble et contrit qu'Augustine la remercia et lui dit :

Mère, pardonnez-moi mon impertinence et mon ingratitude, et priez pour que j'aie le courage d'aller à confesse. Je sais bien que je ne serai jamais heureuse sans cela et pourtant je crains de n'avoir jamais la force de commencer.

SOYEZ AIMANTS !

Aux enfants chrétiens.

Soyez aimants, petits : c'est si bon à l'enfance ;
Obéissez tendrement aux auteurs de vos jours.
Cette affection pour eux sera votre défense :
Le cœur est bien plus fort qui sait aimer toujours.

Rappelez-vous qu'ils ont, depuis votre naissance,
Prodigué tous les soins aux fruits de leurs amours,
Vous guidant, du berceau jusqu'à l'adolescence,
A travers les sentiers aux périlleux détours.

Vous deviendrez ainsi l'espoir de leur vieillesse,
Et vous ferez bénir de Dieu votre jeunesse :
Vous les rendrez heureux d'avoir vécu longtemps !

Quand, plus tard, vous aussi serez chef de familles.
Vous vous glorifierez, respectés et contents,
D'avoir été des fils aimants, d'aimantes filles !

FRID. OLIN.